

NOUVELLE

Dans son élégant bureau aux portes capitonnées, aux fauteuils de cuir, aux meubles d'acajou et aux nombreux casiers, le jeune Noël Mercille ouvre sa correspondance d'un air content. Sans doute les affaires sont bonnes ; peut-être aussi que le rêve intérieur que tout être humain caresse au-dedans de lui est près de se réaliser pour ce favori du sort car sa figure reflète décidément l'expression du bonheur.

—Monsieur Mercille peut-il recevoir le père Deslauriers ? demande le garçon de bureau, entr'ouvrant discrètement la porte.

—Faites entrer, répond le jeune homme. Et aussitôt sa figure de prendre une expression de gravité qui contraste tout-à-fait avec celle de la minute précédente.

Le père Deslauriers, un grand vieillard sec, entre d'un air timide, salue plusieurs fois en tournant et retournant son chapeau dans ses mains.

—Donnez-vous la peine de vous asseoir, le père, et dites-moi ce qui vous amène.

L'air engageant du jeune patron met le bonhomme à son aise.

—Avez-vous le temps de m'écouter pendant plusieurs minutes, M. Mercille ? J'ai bien des choses à vous dire.

Sur un signe affirmatif, le vieux approche son siège et commence : "Je vais avoir soixante-douze ans, l'hiver qui vient ; c'est un grand âge pour un ouvrier ; nécessairement on n'est pas aussi vif pour l'ouvrage qu'autrefois et votre contremaître qui est un bon garçon et qui a soin de vos intérêts veut me mettre dehors. Je suis donc venu vous demander de lui dire un mot pour qu'il patiente et me garde encore au moins six mois.

"Je sais qu'en affaire, les sentiments ne comptent pas ; cependant si aujourd'hui, je ne vais pas aussi vite à l'ouvrage qu'un jeune, je fais encore l'ouvrage tout aussi bien et il fut un temps où je travaillais plus vite que tous les autres hommes. Et com-

me ça, fait vingt cinq ans que je suis dans votre manufacture de meubles, il me semble que ça me donne un peu le droit de vous demander cette faveur, ma dextérité et ma rapidité des années passées devant compenser pour mes lenteurs d'aujourd'hui.

"La raison pour laquelle je vous demande de me garder encore six mois, est que j'ai une fille au Brown (1) qui doit finir ses études au printemps prochain et si je suis mis dehors, je ne pourrai payer les cours. Il lui faudra abandonner ses études pour gagner la vie et tous ses rêves d'avenir s'en trouveront brisés. Et c'est une si bonne enfant ma Léda ! si travaillante, si studieuse et si polie pour son vieil ignorant de père qui doit lui faire honte bien des fois, mais elle n'en laisse jamais rien voir. Aussi quand il vient des jeunesses chez nous, je me donne toujours une raison pour sortir afin de ne pas commettre de bévues, ou faire une exposition de mon manque de belles manières. C'est déjà trop beau qu'elle ait insisté pour continuer à tenir maison avec moi, alors que j'ai voulu la mettre en pension avec des demoiselles comme elle, ce qui lui aurait donné plus de temps pour étudier et lui aurait permis de rencontrer plus de jeunes gens comme il faut. Ça aurait été plus intéressant pour elle, que de passer veillée après veillée avec un vieux radoteur comme moi.

"Et il faut la voir, le soir, m'apportant mes pantoufles, mon tabac, ma pipe, mes journaux, plaçant tout, près de moi, avec un joli sourire, montant la mèche de la lampe, baissant l'abat-jour, tout comme si j'étais un monsieur. Dans ces moments-là, je pourrais me mettre à genoux pour la remercier de tout le bonheur qu'elle me donne. Et ensuite, quand l'idée me vient que je puis manquer avant que ses études soient finies, je me retiens pour ne pas pleurer comme un enfant, et maintenant si on me remercie de mes services..... eh ! bien, j'aime autant mourir.

"Votre père qui était un bien brave homme, ne souffrirait pas s'il vivait qu'on me renvoie, car je suis entré ici quand il a fondé la maison.

"Nous sommes venus à Providence ensemble : lui, déjà ambitieux, avec l'idée d'apprendre l'anglais et de fai-

re de l'argent, moi par besoin de mouvement, pour voir du pays, par ce que c'était la mode de "monter aux Etats". Aussi dès son arrivée, votre père se mit à piocher sur l'anglais ; tous les soirs, il se faisait donner des leçons par un garçon de la "High School" et les dimanches, il les passait à la bibliothèque publique. Moi le soir j'allais à l'auberge boire ma chopine de bière — oh ! je n'ai jamais été un ivrogne, mais j'aimais mon petit coup — ou faire ma partie de "poker" avec des amis. Comme vous voyez, lui ramassait de l'argent et s'instruisait pendant que moi je dépensais mon temps et mon argent.

"Un soir, votre père me dit : Antoine, j'ouvre un atelier à mon compte, veux-tu venir travailler pour moi ? Il n'y avait pas de danger que je refuse !

"D'abord, je n'ai jamais été jaloux de ma nature et ensuite je comprenais que si votre père était patron à son tour, c'est qu'il avait su profiter de tous ses instants de loisir. Seulement ça m'a fait ouvrir les yeux et j'ai pris la résolution de me ranger. J'ai lâché la partie de poker, j'ai dit adieu à la bière, mais comme je ne savais pas étudier comme votre père et qu'il fallait que je passe mes veillées quelque part, je me suis marié. Ah ! la bonne femme que j'avais ! Je vous en souhaite une pareille ! Mais voilà le malheur : elle était trop bonne, elle ne pouvait pas vivre. Elle est partie, me laissant la petite Léda à qui j'ai servi de père et de mère. Cette enfant a été ma consolation et sa mère en mourant ne pouvant lui laisser de dot lui a donné sa bonté, ce qui vaut mieux que de l'argent et de la joliesse aussi, car elle est jolie, ma fille.

"Le dimanche, quand je sors avec elle, tout le monde se retourne pour la regarder. Elle ne s'en aperçoit pas, mais moi, j'en suis tout fier et j'ai envie de crier à tous les farauds qui la reluquent : c'est ma fille, vous savez et elle est aussi bonne et aussi instruite que jolie."

Sur ces mots le vieux se leva.

—Mon histoire était longue, M. Mercille, je vous en fais bien des excuses, mais j'ai pensé que si je vous la disais toute, vous me garderiez à